Zeitschrift: Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte = Société Suisse d'Histoire Economique et Sociale

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte

Band: 14 (1996)

Artikel: L'évolution des structures de la production dans l'industrie horlogère des Montagnes jurassiennes à la fin du XIXe siècle : une mutation escortée par l'histoire

Autor: Liegnme Bessire, Marie-Jeanne / Barrelet, Jean-Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-871695

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Marie-Jeanne Liegnme Bessire und Jean-Marc Barrelet

L'évolution des structures de la production dans l'industrie horlogère des Montagnes jurassiennes à la fin du XIXe siècle

Une mutation escortée par l'histoire

A propos de la crise

Les horlogers jurassiens affirment volontiers que le travail n'est qu'un bref moment, une transition, entre deux crises. Le spectre de la récession, à juste titre souvent, hante les esprits de l'arc jurassien où l'on vit dans la crainte permanente du retour cyclique, et donc quasi inévitable, d'une rechute. Il est vrai que l'horlogerie connaît un développement spécifique et, par conséquent, des difficultés économiques qui lui sont propres,[1] provenant principalement de la structure particulière des entreprises et de la nature des produits horlogers. La fragilité des entreprises tient à leur petite taille mais également au caractère instable de la fabrication des montres et des horloges soumise aux aléas de l'économie mondiale et aux caprices de la mode. Les crises furent ainsi souvent fatales à des manufactures que l'on croyait pourtant solidement implantées.

Parfois brèves et brutales, les crises conjoncturelles ont pendant longtemps empêché toutes réflexions sur le long terme et mal préparé les fabricants à penser prévision, planification et investissements de longue durée. Parce que l'on était persuadé qu'après la crise, les affaires reprendraient «comme avant», le court terme a toujours été privilégié. Les analyses historiques portant sur le long terme ont par conséquent longtemps fait défaut dans l'industrie horlogère, obnubilé que l'on était par les cycles courts de type Juglar. Ainsi les crises du XIXe siècle n'ont guère été appréhendées et examinées que d'un point de vue segmenté et partiel. L'étude, parue en 1914, de Frédéric Scheurer[2] illustre parfaitement le propos. Pour la seule période 1849–1904, Frédéric Scheurer décrit les mécanismes de six crises qui toutes furent naturellement précédées et suivies d'une phase d'essor, si ce n'est d'abondance. Puis l'auteur les replace chacune dans son contexte parti-

culier, avec ses causes et ses effets propres, voire les recettes qui ont été appliquées afin d'y remédier. Cette étude n'offre donc pas d'examen synoptique des mouvements économiques de la seconde moitié du XIXe siècle, pourtant caractérisée par un lent recul des prix et des profits, mais fragmente la période au point de la rendre indéchiffrable et incompréhensible.

Il convient aujourd'hui, au contraire, de saisir les mécanismes économiques en termes de vagues longues (les «long waves» de Schumpeter) qui peuvent, il est vrai, être marquées par de brefs et brutaux mouvements de récession ou de prospérité. Certains auteurs[3] parlent ainsi de la «grande climatérique» pour désigner la dépression qui sévit de 1873 à 1896 et dans laquelle s'inscrit notre examen des transformations du travail et des mentalités dans l'industrie horlogère. Induite par les faillites ferroviaires et bancaires qui suivirent les mouvements de spéculation boursière, cette dépression comporte des traits originaux par rapport aux crises antérieures. Elle adopte un caractère international suite à la forte imbrication de capitaux qui font cruellement défaut alors qu'il faudrait procéder à des investissements réclamés par les innovations techniques. La stagnation sera donc de longue durée (près d'un quart de siècle), malgré de courtes embellies et une situation générale qui favorise un certain optimisme selon les pays et les branches de l'économie. Pour l'horlogerie, la période est d'autant plus difficile qu'elle est non seulement marquée par le recul des prix, mais aussi par une profonde redéfinition technologique d'où émergera une nouvelle organisation du travail.[4]

Notre étude des mutations subies par l'horlogerie jurassienne – l'horlogerie genevoise présentant ses caractéristiques propres[5]– se situe dans ce cadre particulier. Elle ne vise pas à fournir une analyse globale des crises à proprement parler, mais tend à mettre en évidence quels réaménagements du travail ont été provoqués par la grande dépression et comment le discours historique les a perçus, facilités ou contrés, en intégrant progressivement les transformations sociales au sein de la culture ouvrière de l'époque.

Grande dépression et mutations technologiques

La grande dépression, caractérisée par une baisse des taux de profit, constitue le cadre à l'intérieur duquel il faut comprendre et interpréter les événements majeurs de l'histoire de l'horlogerie de la fin du XIXe siècle, notamment l'«effet Philadelphie» si souvent cité. La récession fut précédée d'une phase particulièrement

faste pour l'ensemble des économies occidentales, symbolisée d'ailleurs par l'épopée des chemins de fer. En Suisse, cette prospérité est favorisée par la création de l'Etat fédéral et des grandes régies de la nouvelle Confédération. Le pays se développe fortement: 6000 emplois par an sont créés entre 1850 et 1910. Une Suisse urbaine et industrielle se construit. Se mécanisant, les campagnes participent également à cet essor. L'expansion est massivement soutenue par une politique commerciale dynamique comme en attestent les nombreux traités de commerce. Les banques modernisent le système des crédits et permettent les investissements. Entraînée par la construction des chemins de fer, l'industrie des machines et de la métallurgie devient le moteur principal de l'économie. Cette profonde transformation s'effectue au détriment de certains secteurs subitement devenus archaïques et s'adaptant mal aux nouvelles conditions de production. Tel est le cas, par exemple, de l'industrie textile, et particulièrement des manufactures tournées vers la soie et le coton. Le travail à domicile recule nettement, perdant, entre 1850 et 1910, 60'000 emplois.[6]

L'horlogerie ne pouvait rester à l'écart d'un tel mouvement, comme le comprenaient fort bien certains fabricants de l'arc jurassien qui ressentaient également la nécessité de moderniser leur appareil de production. Dans un premier temps, la mécanisation toucha principalement le secteur des fabriques d'ébauches; l'une des plus anciennes, Fontainemelon vit ainsi surgir des fabriques concurrentes tout le long de la chaîne jurassienne. Les frères Brandt s'installèrent à Bienne dès 1848 pour fonder ce qui deviendra la fabrique «Omega»;[7] Albert Juillard inaugura la fabrique de Cortébert en 1856 alors qu'Ernest Francillon[8] créa, à St-Imier, la fabrique des Longines[9] vers la fin des années 1860. On pourrait ainsi multiplier les exemples d'entreprises, de taille certes encore modeste, qui voient le jour après 1848 grâce à la volonté de quelques pionniers qui sauront préparer les mutations à venir.

Un très gros effort est également accompli par les cantons pour accompagner et soutenir ces nouveaux établissements. En 1858, Neuchâtel commença la construction d'un Observatoire cantonal afin de «fournir» l'heure exacte à l'administration fédérale des télégraphes et aux horlogers. La question de la détermination de l'heure cesse d'être considérée comme un problème purement scientifique car chacun en mesure les enjeux économiques. L'horaire précis et la discipline du travail[10] vont pouvoir pénétrer dans les usines et les trains pourront circuler à l'heure! Parallèlement à la scolarité obligatoire, les pouvoirs publiques développèrent les écoles industrielles et professionnelles, comme celles d'horlogerie puis de mécanique. Dans le même ordre d'idées, les autorités soutinrent financière-

ment les efforts de marketing des fabricants d'horlogerie en subventionnant par exemple leur participation aux grandes expositions universelles.[11]
Sous l'impulsion du développement des chemins de fer et de la nouvelle organisation du travail, la montre devint un objet usuel de première importance.[12] Chacun se devait désormais d'en posséder une afin d'être ponctuel. Ce mouvement est fort bien compris par Georges-Frédéric Roskopf, un horloger allemand établi à La Chaux-de-Fonds, qui lança sa «montre du prolétaire» dans les années 1860 déjà. Possédant un mécanisme simplifié, cette montre de poche se voulait à la fois solide et fiable mais, avant tout, très bon marché. Sur le moment, l'initiative de Roskopf fit hurler les partisans de l'horlogerie de qualité qui l'accusèrent de vouloir ruiner la réputation des garde-temps suisses, à l'instar de tous ceux qui jetaient de la pacotille sur le marché.
Dans leur grande majorité les fabricants conservèrent le mode de production en «parties brisées», soit le système de l'établissage qui maintient de nombreux ouvriers à domicile, exerçant une cinquantaine de métiers différents. Ce chiffre témoigne de l'importante division du travail qui régnait encore. Ce système, somme toute très performant, permettait sinon une rationalisation du travail, du moins une production considérable de pièces et de garde-temps qui suffisait à satisfaire la demande mondiale. Mais il fut remis en question dès le début de la dépression inaugurée par la faillite de la compagnie Northern Pacific qui déposa son bilan en 1873. La chute des exportations horlogères vers les Etats-Unis d'Amérique est spectaculaire, passant de 18 millions de francs en 1872 à moins de 4 millions en 1877, pour introduire un *trend* à la baisse jusqu'à la fin du XIXe siècle. Seules les dix années précédant la Première Guerre mondiale témoignent d'une reprise plus affirmée des exportations horlogères.[13] Les fabricants se trouvèrent ainsi confrontés à l'obligation de compenser impérativement la chute de leurs profits par des gains de productivité.

Philadelphie au secours de l'horlogerie helvétique

Le rôle que joua l'Exposition de Philadelphie (1876) dans le processus de modernisation de l'horlogerie suisse s'inscrit dans ce contexte particulier. Il est certes indéniable que les Américains avaient pris quelques longueurs d'avance dans la fabrication mécanique de pièces interchangeables. Mais il faut souligner que ces procédés étaient déjà connus d'horlogers suisses tels qu'Ernest Francillon

de St-Imier ou Georges Favre-Jacot du Locle, deux fondateurs des principales manufactures horlogères de l'arc jurassien. Celles-ci s'étaient d'ailleurs regroupées au sein de la Société intercantonale des Industries du Jura qui rassemblait cantons horlogers et fabricants dans le but de moderniser la fabrication et la commercialisation des produits horlogers. Ils n'avaient donc pas attendu Philadelphie pour intervenir, mais devaient affronter, il est vrai, de très vives résistances[14] à propos de la création des fabriques d'horlogerie, notamment de la part d'artisans de haut vol comme Jules Frédéric Urban Jürgensen, de la fameuse dynastie d'horlogers danois établie au Locle.

A la lecture quelque peu naïve de l'événement que constitue Philadelphie et qui l'assimile à une révélation exceptionnelle, il convient de substituer une analyse plus subtile. Il faut admettre que l'Exposition universelle a permis, pour la première fois, aux fabricants américains d'Elgin ou de Waltham d'exhiber des produits entièrement réalisés en grandes séries à l'aide de machines, sous un même toit. Dans leur optique, la fabrique servait à réaliser des montres bon marché en quantité industrielle à l'aide d'un outil de production très rationalisé pour l'époque. Cette conception n'attira pas seulement l'attention des horlogers, mais aussi celle d'entrepreneurs, comme Bally de Schönenwerd qui s'était également déplacé aux Etats-Unis. De nombreux rapports[15] parurent après Philadelphie, certains furent même censurés tant ils mettaient en péril et, surtout, en question la fabrication helvétique. Certes, tout cela est exact. Mais quelle fut la fonction réelle de ce tollé, de cette agitation et de la littérature qui les accompagna? Car, comme on l'a vu, nombreux étaient les entrepreneurs suisses qui aspiraient à adopter ces nouvelles méthodes de production et les spécialistes avaient parfaitement connaissance de ce qui se passait aux Etats-Unis. Howard et Dennion, à Roxbury, n'avaient-ils pas développé une chaîne de fabrication comprenant des machines-outils dès 1850? Le problème, sans doute central, est que les fabricants horlogers jurassiens ne ressentaient pas tous la nécessité d'adopter une nouvelle organisation du travail alors que – et tant que – l'établissage donnerait satisfaction et que les partisans du système moderne n'arriveraient pas à imposer leurs vues. Philadelphie, de ce point de vue, peut être perçu comme un simple déclic idéologique qui favorisa une prise de conscience dans des milieux de plus en plus larges qui admirent progressivement l'obligation de la concentration industrielle et de la réorganisation professionnelle qu'elle impliquait.

Le passage d'une production en parties brisées au travail en fabrique n'était techniquement pas difficile à réaliser: on connaissait les machines, on était capable

de les construire, on savait parfaitement que cela impliquait l'utilisation d'un acier résistant qui se laisse découper mécaniquement. La vapeur et, bientôt, les premiers petits moteurs électriques pouvaient fournir l'énergie nécessaire. On maîtrisait donc la plupart des données techniques, sans toutefois être capable de les transposer à l'échelle industrielle. Les difficultés, de différents ordres, résidaient ailleurs. En premier lieu, elles étaient certainement de nature financière, bien que l'on ignore encore généralement tout de l'autofinancement possible des entreprises horlogères. Or, le capital n'était guère disponible en période de crise et les fonds propres ne suffisaient plus à réaliser les investissements nécessaires. L'apparition du capital bancaire devenait donc indispensable au renouveau horloger. Malheureusement, cet aspect est encore fort mal connu aujourd'hui, par manque de travaux historiques sur le rôle des banques dans le développement horloger pour la période concernée.

Pour assurer la transition

Si la grande dépression est considérée comme une période de transition et de modernisation de l'appareil de production de l'industrie horlogère, il faut naturellement mentionner d'autres éléments que l'exposition de Philadelphie et l'adoption de procédés mécaniques de fabrication. En effet, cette modernisation résulte également d'un ensemble de mesures prises par la Confédération et les cantons, mais aussi par les associations tant patronales qu'ouvrières qui leur étaient liées. En premier lieu, la Loi fédérale sur les fabriques (1877), péniblement adoptée par le peuple et les cantons, réglementa de manière forte le travail pour une partie des ouvriers et ouvrières occupés dans les fabriques. Cette loi n'a guère suscité de réticences particulières chez les horlogers, probablement parce que ceux-ci ne se sentaient pas directement concernés par son application.[16] Elle permit néanmoins de réglementer et de fixer les limites précises de l'horaire ainsi que des conditions de travail dans un nombre croissant de fabriques d'horlogerie, comme elle favorisa la constitution d'associations professionnelles, partenaires obligés de la surveillance du travail en fabriques.

L'on profita donc de la dépression pour modifier profondément les cadres traditionnels de travail, ce qui ne manqua pas de provoquer des réactions, parfois très négatives, non seulement parce que le machinisme «cassait les bras des ouvriers», mais aussi parce que l'attirail législatif et idéologique qui le légitimait brisait les

coutumes libertaires liées au travail à domicile («lundi bleu», horaire irrégulier, tenue de travail, possibilité de fumer et de discuter à l'établi, etc.). Dûment approuvé par toutes les parties, y compris l'exécutif cantonal, un règlement dictait collectivement, «standardisait», la conduite des travailleurs et devait désormais être affiché dans tous les ateliers. La loi fédérale et les discussions qui entourèrent son application dans les petites fabriques d'horlogerie éclairent donc les nouvelles conditions de travail des horlogers et, *a contrario*, grâce aux débats qu'elle engendra, les conditions préexistantes à son entrée en vigueur.[17]

Dans tous les cas de figure, la nouvelle législation du travail, si elle offre à l'historien un vaste champ d'étude, comprenant des éléments de nature statistique non négligeables, est fort peu loquace, voire muette, quant à la réalité vécue avant et après son introduction. On ignore encore tout sur le devenir des travailleurs et travailleuses à domicile et de leurs enfants qui ne purent s'adapter aux nouvelles normes légales et au travail mécanisé. De même, on ignore ce qui s'est effectivement produit pour les milliers d'ouvriers à domicile qui façonnaient des «blancs» pour les ébauches. Or, dès le début du XIXe siècle, les ébauches furent produites rationnellement dans des fabriques, amorçant le mouvement de recul du travail à domicile.

L'histoire à la rescousse d'une identité horlogère en question

Parmi les différentes manifestations suscitées par la mutation de l'horlogerie, on relèvera en outre l'émergence d'un discours historique militant.[18] Il faut en effet souligner que la mémoire de cette activité se maintient pratiquement jusqu'au milieu du XIXe siècle sans le secours d'une histoire pensée et produite comme telle. Elle semble essentiellement se conserver au travers de la perpétuation du système de production ainsi que des rites de fabrication. La répétition des gestes traditionnels ainsi que la permanence des méthodes et de l'organisation du travail semblent avoir joué, de manière suffisante, le rôle d'«histoire en actes». Ce mode «spontané» de conservation des faits fut pratiquement souverain tant que le monde horloger et, par extension, la société de l'arc jurassien, ne se perçurent pas en situation de rupture avec la définition traditionnelle du travail et du travailleur horlogers. Mais, dès que l'on ressentit les premiers signes d'une transformation profonde, il s'avéra nécessaire de lui substituer un modèle historique concerté, plus organisé et maîtrisable. La distance, plus structurelle que temporelle, qui

s'élargissait de jour en jour entre la manière ancestrale de produire les garde-temps (travail à domicile, établissage) et les nouvelles manières de concevoir le travail horloger, principalement importées des Etats-Unis (regroupement des différentes parties sous un même toit: la fabrique; interchangeabilité et standardisation de la production) semble donc être à l'origine du développement de l'histoire de l'horlogerie. S'exprimant en 1887, Lucien Landry explicite la nature des éléments qui le motivaient à recueillir les traces du passé horloger: «Electricité et chemins de fer ont scindé le XIXme (sic) par un fossé qui est un abîme. Vieilles coutumes, vieux usages, vieilles mœurs n'ont pas pu résister au courant impétueux des communications rapides; encore quelques années et leur souvenir même s'effacera. Des circonstances d'intérêt général m'ont appelé à grouper ce que j'ai pu en recueillir; il en était temps, beaucoup allaient se perdre à jamais. Je ne me flatte ni d'avoir tout dit, ni surtout d'avoir bien dit: l'essentiel était de dire.»[19] Ce témoignage s'ajoute à celui de William Wavre qui admet, en 1894, qu'«une histoire des transformations de la principale industrie de nos montagnes reste à écrire. Le commerce de l'horlogerie avant les machines, avant les chemins de fer, avant les expositions universelles, semblerait devoir inspirer un homme de la partie, qui nous parlerait des préparatifs du départ, de la cargaison, de l'itinéraire, des grandes foires où s'étalaient au milieu du tohu-bohu des grands marchés, les patients et merveilleux produits des paisibles établis de nos montagnes.»[20] La naissance de l'histoire de l'horlogerie en terre neuchâteloise obéit de ce point de vue parfaitement aux conditions classiques qui créent le besoin de fixer et d'ordonner le passé, telles que Maurice Halbwachs les a définies: «L'histoire, sans doute, est le recueil des faits qui ont occupé la plus grande place dans la mémoire des hommes. Mais lus dans les livres, enseignés et appris dans les écoles, les événements sont choisis, rapprochés et classés, suivant des nécessités ou des règles qui ne s'imposaient pas aux cercles d'hommes qui en ont gardé longtemps le dépôt vivant. C'est qu'en général l'histoire ne commence qu'au point où finit la tradition, au moment où s'éteint ou se décompose la mémoire sociale.»[21]

Une histoire masculine

Ceux qui se sont chargés d'écrire l'histoire de l'horlogerie neuchâteloise au cours de la seconde partie du XIXe siècle ne sont pas de véritables «historiens» au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Ils proviennent de différentes sphères

professionnelles, principalement celle de l'enseignement bien que nous trouvions également quelques gens d'église, un petit nombre de patrons horlogers, etc. Signalons que ce sont tous des notables et des hommes. La remarque peut paraître anachronique mais il nous semble qu'il faut relever cette «masculinité» car elle explique sans doute le peu d'attention accordé aux femmes qui travaillaient au développement de l'horlogerie alors que l'on sait aujourd'hui que l'atelier familial et son corollaire, l'établissage, favorisaient leur active participation.[22] L'histoire de l'horlogerie écrite dans la seconde partie du XIXe siècle est une histoire où l'homme, le père, le patriarche, le fils dominent et qui évoque de façon vague, laconique et même cynique le rôle des femmes dans l'essor de cette industrie: «La question d'employer les femmes à l'horlogerie peut être envisagée à ce double point de vue, celui de leur procurer de bonne heure des moyens d'existence honorables, et par là de les soustraire aux obsessions du vice, et celui d'être très utile à la fabrique elle-même, en lui permettant de faire exécuter divers ouvrages importants à peu de frais, et par là d'arriver à diminuer le prix de revient de la marchandise.»[23] Pratiquement «évacué» des problématiques évoquées par cette histoire, le travail des femmes fut ainsi confiné à la mémoire de l'ombre.

Il pèse à peu près le même silence sur l'emploi des enfants dans cette activité. Les quelques remarques que nous avons retrouvées se contentent de le présenter comme un apprentissage salutaire des vraies valeurs de la vie active, sans entrer dans le détail des conditions réelles dans lesquelles cette insertion s'effectuait: «C'est l'un des traits les plus originaux de l'industrie des montagnes neuchâteloises, que le travail des enfants au commencement de ce siècle et à la fin du dix-huitième. Beaucoup d'entre eux commençaient à travailler à l'âge de cinq ou six ans. Dès sept ou huit heures du matin, on les trouvait assis devant la fenêtre, occupés à faire des *trois* (assemblage de trois paillons de chaîne); les aînés reliaient les *trois* et posaient les crochets. Une pareille école de dextérité et de travail ne pouvait manquer d'avoir une influence sur l'apprentissage de finisseur ou de planteur d'échappement que l'enfant commençait ordinairement à l'âge de quatorze ou quinze ans.»[24] Ou encore «[…] les enfants apprennent de bonne heure l'art qui devra bientôt les rendre libres et qui leur procurera l'aisance et le bonheur, suite naturelle d'un labeur intelligent».[25]

On peut échafauder l'hypothèse que le très faible intérêt suscité par ces deux populations tient à la conception même de l'histoire de l'horlogerie qu'avaient les hommes qui l'écrivirent, une conception qui se bornait à ne retracer que «les nobles faits» dont les travaux subalternes des femmes et des enfants étaient

exclus. Une autre interprétation possible s'attache davantage à l'aspect militant de ce discours, fonction qui ne le destinait qu'aux seuls hommes puisqu'eux uniquement possédaient le monopole de la gestion de la vie économique et socio-politique; dans ces conditions, pourquoi aurait-il été nécessaire de développer des sujets qui ne concernaient somme toute que des êtres privés de poids et de pouvoirs? A moins que, comme l'affirme Brigitte Studer, «le discours autant bourgeois qu'ouvrier ne véhiculant plus d'image positive de la femme hors du foyer, il a ainsi été fait silence sur ce qui ‹ne saurait être›. Sans doute l'histoire, prisonnière de la parole, n'a-t-elle fait que reproduire ce mutisme imposé.»[26]

Un passé glorieux, gage d'un brillant avenir

D'une manière générale, le discours historique lié à l'horlogerie émerge chaque fois que l'actualité revêt elle-même un certain caractère historique. Les innombrables crises que traverse cette activité durant l'époque concernée ainsi que les nombreuses expositions par le biais desquelles elle mesure régulièrement son influence sur le marché international sont les événements majeurs qui incitent les historiens à prendre la plume. Mobilisés généralement lorsque les affaires horlogères subissent des revers ou des attaques (présentés majoritairement comme provenant de l'étranger, plus rarement attribués aux Neuchâtelois eux-mêmes), ces derniers adoptèrent un ton défensif, voire offensif. Certes, à l'intérieur de la période qui s'étend de 1850 au début du XXe siècle, les «ennemis» de l'horlogerie neuchâteloise varièrent: les spéculateurs, les fraudeurs, les Français, les Allemands, parfois les Juifs, enfin les Américains jouèrent tour à tour le rôle du démon. Mais, quel que fût l'adversaire, on leur confia toujours la même mission: exorciser ces monstres successifs. L'apogée de cette conception fonctionnelle et partisane de l'histoire fut atteinte entre 1876 et 1886. Pendant cette période, l'histoire fut pratiquement mise au service de la sauvegarde des intérêts de l'horlogerie, ébranlée par la révélation de la nature de la concurrence américaine. Un texte traduit bien l'état d'esprit qui régnait alors. Il résume les mesures prises lors de l'exposition de Paris (1878) pour répondre aux propos diffamatoires (fondés principalement, rappelons-le, sur le rapport Favre-Perret) de la propagande américaine qui s'employait à ternir ostensiblement le prestige de l'horlogerie helvétique: «Ils comprirent très à propos qu'ils devaient se défendre en commun, et aussitôt, à Paris même, il se forma une sorte de comité où l'on décida de s'unir tous, non pour

répondre directement à cette attaque, mais afin de préparer une publication calme et honnête qui dissipât l'impression fâcheuse que l'opinion pouvait avoir subie à notre égard. Les gouvernements cantonaux donnèrent appui à ce projet; M. Cambessedès, Conseiller d'Etat de Genève, prit l'initiative de nommer immédiatement une commission qui à son tour confia à Marc Thury, professeur à l'Université de Genève, la préparation d'une Notice historique sur l'horlogerie suisse. […] Il [ce travail] apprendra au moins aux Américains que la Suisse ne fait pas les coucous de la Forêt-Noire.»[27] L'examen de cette notice, commanditée pour démontrer la valeur et la supériorité de l'industrie horlogère nationale, révèle qu'elle poursuit en outre le but de «convertir» les horlogers de l'arc jurassien eux-mêmes à une certaine conception du travail horloger, alimentée par l'histoire. L'ambivalence, plus ou moins explicite, des objectifs qui lui étaient dictés (à la fois défendre l'identité de l'horlogerie suisse face à l'extérieur mais aussi en fixer les fondements pour les milieux indigènes concernés) contribua à créer un discours qui tient plus de la profession de foi, du prêche, que de l'histoire.[28]

Rassembler autour d'une histoire: une réponse face aux mutations socio-économiques

Se pliant aux exigences que nous avons soulignées, le discours historique de toute la période qui nous occupe est traversé par deux axes: l'un centré sur la détermination de la spécificité de l'identité socioprofessionnelle de l'horloger neuchâtelois; l'autre attaché à montrer comment évolua cette identité face aux événements intérieurs et extérieurs. Remarquons d'une part que tous deux reposent sur des jugements de valeurs et, par conséquent, impriment aux textes un mouvement fortement normatif et, d'autre part, qu'ils sont souvent présents de manière concomitante dans les écrits que nous avons analysés, l'un dominant l'autre selon l'actualité ou le public destinataire. Chronologiquement, on notera la prédominance du premier jusqu'aux environs du début des années 1870, alors que le second se manifeste avec une vigueur particulière entre 1876 et 1888, principalement à la suite de Philadelphie.

Récoltant tous les éléments historiques disponibles, c'est-à-dire fort peu (comme les historiens eux-mêmes l'avouaient), les «triant», les complétant parfois avec lyrisme, le premier axe s'attache à établir et à promouvoir une définition résolument *artistique* et *artisanale* de l'horlogerie et de l'horloger neuchâtelois. Dans

cette perspective, le discours se concentre sur les caractéristiques morales et professionnelles intrinsèques des grands hommes qui marquèrent cette activité: précocité de leur génie, ingéniosité de leurs pièces, renommée internationale, goût insatiable de l'ouvrage précis et parfait, etc. Redondant, alimenté à des sources peu abondantes, peu fiables, voire légendaires et véhiculées par le bouche à oreille, littéraire et anecdotique, ce discours relève plus du mythe que de l'histoire.[29] Généralisant rapidement les vertus de ces quelques héros à tous les horlogers, il façonne une sorte de «sujet horloger archétypique» dont le travail constitue la valeur faîtière: «Vivant six mois de l'année au milieu des neiges, le montagnard neuchâtelois est devenu industrieux par nécessité. Toujours assis et toujours travaillant, il ne songe qu'à accélérer, diviser et multiplier le travail. Vif et ingénieux, il poursuit toute espèce de perfectionnements et d'inventions. Actif et entreprenant, il cherche sans cesse des marchés nouveaux et plus lointains pour les produits délicats et précieux de son industrie, ouvrages d'un art admirable, et où souvent, à son insu, une haute science a dirigé sa main. Dans le monde entier ses montres indiquent les heures du jour et de la nuit, et donnent la mesure du temps.»[30] Lié à cette représentation individualiste de l'horloger qui est incontestablement teintée de calvinisme et de libéralisme,[31] le mode de production familial est décrit comme le seul qui soit vraiment idéal, pour des raisons plus morales qu'économiques. Est ainsi exalté le «temps où le père et la mère travaillaient entourés de leurs enfants, en été aux champs, en hiver dans ces bonnes chambres basses où la chaleur du poële faisait oublier les rigueurs du dehors […]».[32] Par extension, le monde horloger tout entier est décrit comme une société où «les habitants heureux et libres ne formaient, pour ainsi dire, qu'une famille étroitement unie. Lorsque dans un lieu on manquait de quelque espèce d'ouvriers pour la fabrique, on s'en pourvoyait au dehors à frais commun.»[33] La figure du paysan-horloger, qui alterne agriculture et fabrication des garde-temps avec un égal bonheur, échappant à la fois aux aléas du climat et aux crises industrielles, vivant paisiblement entouré des siens est l'emblème romantique de cette vision idéalisée.[34]

Les crises: sanctions ou injustices?

Plus normatif encore, le second axe s'attache quant à lui à fournir des arguments de nature événementielle, tirés d'exemples concrets, à tous ceux qui luttaient contre l'innovation. Dans cette perspective, sont principalement explorées les

nombreuses fluctuations de l'écoulement de la production, en négligeant cependant l'aspect humain et social qui leur est lié. La recherche d'explications aux crises, entreprise avant tout dans l'optique d'apporter un remède à celle qui ternissait le présent, constituait la préoccupation majeure de ce discours. Les phases de prospérité sont nettement moins exploitées car elles sont généralement attribuées au «génie neuchâtelois» et ressortissent, par conséquent, au premier axe. Les historiens abordent la problématique de la crise suivant deux perspectives: la première tend à mettre en cause les horlogers neuchâtelois eux-mêmes; la seconde accable la concurrence étrangère et ses méthodes jugées malhonnêtes, voire immorales. Notons que nous n'avons jamais été confrontés à un texte qui pose la question des crises en termes structurels. Adoptant un ton très virulent lorsqu'ils traitent des causes internes des crises, les historiens désignent du doigt les responsables, les conspuent et se muent en inquisiteurs: «Chacun avoue qu'une des causes qui a augmenté notablement la crise, c'est la cupidité et la mauvaise foi de plusieurs; la cupidité et la mauvaise foi de certains marchands qui expédiaient au dehors des montres tarées; la cupidité et la mauvaise foi de certains ouvriers dont le travail était infidèle; la cupidité et la mauvaise foi de certains établisseurs, qui profitaient du moindre ralentissement dans les affaires pour baisser les prix et utiliser la détresse de l'ouvrier afin d'écraser des rivaux par une concurrence ruineuse, ou qui le faisaient travailler sans le payer, sans savoir s'ils le payeraient jamais, ou en le forçant d'accepter, comme salaire, des marchandises dont il n'avait pas besoin et qui le constituaient en perte; la cupidité et la mauvaise foi de certains maîtres d'apprentissage, qui ne cherchaient qu'à retirer les plus grands bénéfices des apprentis confiés à leurs soins, au lieu de les enseigner consciencieusement, etc. […].»[35] A cette œuvre de moralisation s'ajoute, dès les années 1870, un discours résolument tourné vers la lutte contre la mécanisation. L'image de la «grande fabrique avec ses inconvénients nombreux et bien connus: le relâchement de la vie de famille, la trop grande prédominance du capital, la limitation excessive de l'indépendance des individus, la séparation des classes, l'hostilité permanente du maître et les grèves»[36] constitue le motif favori des historiens, lieu symbolique de tous les vices et de toutes les perversions, système de production situé aux antipodes du modèle de l'horloger artistique dont les historiens défendaient le maintien. Les bénéfices que dégage la concentration de la production sont ainsi conçus comme les fruits amoraux de l'exploitation des ouvriers et comme un détournement de l'identité et de la nature profonde de cette activité: «Pour monter une *fabrique* – mot odieux en un sens lorsqu'il s'agit d'une profession qui touche à

l'art par tant de côtés – que fait-on aujourd'hui dans les Deux-Mondes? On bâtit un vaste hangar, percé de beaucoup de fenêtres […]. Un ou deux capitalistes courageux s'associent un ingénieur, celui-ci s'adjoint des contremaîtres expérimentés, venus de Suisse ou d'Angleterre, auxquels on donne des manœuvres, hommes, femmes, enfants à diriger, et on frappe et l'on taille avec *plus ou moins* de précision, quoi qu'on ait bien voulu dire, les pièces détachées de l'horloge uniformément construite sur quelques types invariables.»[37]

Mais, dès le tournant du siècle, la morale qui se dégage de cette histoire tend à se nuancer: le mouvement d'industrialisation s'accélérant *de facto*, il fallut en effet admettre que «l'emploi de plus en plus répandu des machines provoque partout des transformations auxquels nous ne saurions échapper».[38]

Le discours historique s'astreignit ainsi progressivement au même effort de modernisation et suivit la même évolution que l'horlogerie, le premier acceptant petit à petit de se détacher de la mythe-histoire, alors que la seconde consentait à s'adapter aux nouvelles données du monde économique et industriel.

Il conviendrait à présent d'approfondir et de systématiser l'exploration du vaste champ que constitue l'étude,[39] d'une part, des mutations socio-économiques et culturelles qu'entraîna l'industrialisation de l'horlogerie et, d'autre part, de la manière dont ces bouleversements furent vécus, perçus, intégrés et interprétés par la population de l'arc jurassien puis comment cette réalité particulière fut traduite, relatée et véhiculée dans la mémoire collective et collectée de toute une communauté vouée à la fabrication des garde-temps.

Notes

1 François Schaller, «Les crises horlogères, y a-t-il une spécificité?», *L'Homme et le temps en Suisse, 1291–1991*, La Chaux-de-Fonds 1991, 273–278.

2 Frédéric Scheurer, *Les crises de l'industrie horlogère dans le canton de Neuchâtel*, La Neuveville 1914.

3 François Cochet, Gérard Henry, Michel Voisin, *Histoire et économie des sociétés contemporaines*, Montreuil 1990.

4 François Jequier, *De la forge à la manufacture horlogère (XVIIIe–XIXe siècles),* Lausanne 1983 et Jean-Marc Barrelet, «La vie des cités horlogères au XIXème siècle: de l'établi à la machine», *La Suisse au quotidien depuis 1300* (sous la dir. de Catherine Lambelet), Genève 1991, 225–232.

5 Sur cet aspect particulier, on consultera: Antony Babel, *Histoire corporative de l'horlogerie, de l'orfèvrerie et des industries annexes*, Genève 1916.

6 Jean-François Bergier, *Naissance et croissance de la Suisse industrielle*, Berne 1974 et Jean-François Bergier, *Histoire économique de la Suisse*, Lausanne 1984.

7 Sur cette entreprise, voir Anton Kreuzer, *Omega-Uhren*, Klagenfurt 1990.
8 Pierre César, *Ernest Francillon, sa vie, son œuvre*, St-Imier 1992.
9 Jacqueline Henry Bédat, *Une région, une passion: l'horlogerie. Une entreprise: Longines*, St-Imier 1992.
10 Sur les questions de la mise en place d'une discipline du travail liée à la nouvelle perception du temps qu'introduit la diffusion de la montre, voir: Edward P. Thompson, «Temps, travail et capitalisme industriel», *Libre* (1979), 3–63.
11 Christophe Koller, «Surmonter la crise au temps de la Grande dépression (1873–1895): les expositions et l'industrie jurassienne», *Les intérêts de nos régions* (1993), 5–15.
12 Sur les évolutions parallèles de la conception et de la fonction du temps et des objets destinés à le mesurer, consulter Sylvie Béguelin, *De l'art de séduire à l'art de compter le temps: la montre-bracelet à la conquête de la société, 1880–1950*, Neuchâtel 1993 (Mémoire de licence).
13 Cela exprimé en francs, et non en volume, qui lui augmente beaucoup plus rapidement que la valeur.
14 Jean-Marc Barrelet, «Les résistances à l'innovation dans l'industrie horlogère des Montagnes neuchâteloises à la fin du XIXe siècle», *Revue suisse d'histoire (*1987), 394–411 et François Jequier, «Le patronat horloger suisse face aux nouvelles technologies (XIXe–XXe siècles)», *Cahiers du mouvement social*, 4 (1979), 209–234.
15 Notamment celui de Jacques David dont le manuscrit inédit a été publié récemment en fac-similé, *Rapport de la Société intercantonale des industries du Jura sur la fabrication de l'horlogerie aux Etats-Unis*, Bienne 1992.
16 Voir à ce propos l'important dossier de séminaire d'histoire suisse «Le mouvement ouvrier», réuni par John Vuillaume et Christian Sester, *La Loi fédérale sur les fabriques de 1877 et l'évolution de la législation sur le travail jusqu'à la Première guerre mondiale*, Neuchâtel 1992.
17 Christophe Koller, «Les acteurs de l'industrialisation à travers l'application de la loi sur les fabriques. Le cas du Jura Bernois au temps de la grande dépression, 1872–1895», *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, 9 (1993), 57–75.
18 Marie-Jeanne Liengme, *Le sens de la mesure. L'émergence d'un discours historique centré sur l'industrie horlogère neuchâteloise*, Neuchâtel 1994.
19 Lucien Landry, *Causeries sur La Chaux-de-Fonds d'autrefois,* La Chaux-de-Fonds 1887, 155.
20 William Wawre, «Aux lecteurs», *Musée neuchâtelois* (1894), 6.
21 Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris 1968 (2e éd.), 68.
22 Il serait intéressant et tout à fait pertinent de développer et d'approfondir la réflexion sur la manière dont le discours historique en sélectionnant les faits, les organisant et les hiérarchisant en fonction des normes et des représentations sociales en vigueur dans le groupe dominant, contribue à construire et à diffuser les images et les rôles symboliques des acteurs sociaux: le père de famille, la femme au foyer, etc., et même les rapports entre les sexes. Sur cette question, nous renvoyons à Brigitte Studer, «Genre et classe dans le mouvement ouvrier. L'arrangement social autour de la législation protectrice du travail au tournant du siècle», *Pour une histoire des gens sans Histoire. Ouvriers, exclues et rebelles en Suisse, 19e–20e siècles*, Lausanne 1995, 121–136.
23 Pierre Dubois, *Lettres sur les fabriques d'horlogerie de la Suisse et de la France*, Paris 1853, 127.
24 Fernand Richard, «La Sagne», *Musée neuchâtelois* (1877), 180–181.

25 Dubois (cf. note 23), 55.
26 Studer (cf. note 22), 124.
27 Alexis Favre, *Rapport sur l'horlogerie à l'exposition de Paris*, Genève 1878, 11.
28 Maurice de Tribolet, «Histoire officielle ou nostalgie sentimentale: les Neuchâtelois à la recherche de leur identité historique, 1700–1909», *Musée neuchâtelois* (1991), 23–36.
29 Trônant au sommet de cette mythe-histoire nous trouvons la figure du «père» de l'horlogerie de l'arc jurassien, Daniel JeanRichard. Sur les aspects mythiques et les éléments historiques de ce personnage, voir Maurice Favre, *Daniel JeanRichard, 1665–1741*, Le Locle 1991.
30 Frédéric Alexandre Marie Jeanneret, «Les horlogers neuchâtelois au XVIIIème siècle», *Etrennes neuchâteloises,* 1 (1862), 1–2.
31 Cette représentation a également permis de développer le topos de l'horloger anarchiste. Sur ce sujet, consulter Marc Vuilleumier, *Horlogers de l'anarchisme. Emergence d'un mouvement: la Fédération jurassienne*, Lausanne 1988, 248–286.
32 Richard (cf. note 24), 180.
33 Jeanneret (cf. note 30), 80.
34 Nous ne remettons pas en question l'existence des paysans-horlogers mais la manière dont cette réalité a été décrite et utilisée par les historiens de cette époque.
35 «La Crise», *Messager boiteux* (1862), 63–64.
36 Marc Thury, *Notice historique sur l'horlogerie suisse*, Neuchâtel 1878, 5.
37 Jules Frédéric Urban Jürgensen, *Exposition nationale d'horlogerie et internationale de machines et outils en horlogerie, en juillet 1881 à La Chaux-de-Fonds, sous le patronage de la Société d'émulation industrielle: rapport du jury*, La Chaux-de-Fonds 1882, XLIII.
38 Charles Wuilleumier, «L'horlogerie, notes sur son développement à La Chaux-de-Fonds depuis l'incendie de 1794», *La Chaux-de-Fonds, son passé et son présent, notes et souvenirs historiques publiés à l'occasion du 100e anniversaire de l'incendie du 5 mai 1794*, La Chaux-de-Fonds 1894, 449.
39 Un premier pas dans cette voie a été franchi grâce à la publication des *Actes de séminaire du Groupe franco-suisse de recherche en histoire de l'horlogerie et des micro-mécaniques (Neuchâtel-Besançon, 1993–1994)*, sous la direction de Jean-Luc Mayaud et Philippe Henry, Besançon 1995.